

LE CHERCHEUR

REVUE ÉCLECTIQUE

VOL. II.

15 AVRIL 1889.

No. 16.

La réception de M. Jules Claretie à l'Académie française

M. Renan s'est hissé avec peine au bureau de l'Académie ; ses petites jambes et son gros ventre s'enchevêtraient, et ont eu besoin de quelque aide pour s'installer au fauteuil ; mais une fois casé entre M. Doucet et M. Mazade, M. Renan, quand vint son tour de parole, se mit à caqueter comme un Sganarelle en goguette, débitant maintes vérités et mille impertinences. On l'entendait peu : mais on le comprenait fort bien, grâce à une mimique impayable ; il mangeait en riant les mots qui devaient porter et les laissait à deviner, il frappait son papier de la main, en s'adressant à l'auditoire, lui souriant ou lui faisant la grimace, se jetant tout à coup tantôt vers M. Mazade comme pour l'embrasser et tantôt vers M. Doucet qui, rouge jusqu'aux oreilles, se reculait en fuyant vers les saules : les saules, à l'Académie, sont les colonnes de porphyre rouge qui forment le fond du bureau. A travers cette parade du jovial académicien, le discours s'est déroulé comme d'habitude, mêlant toutes sortes de paradoxes et exposant avec de comiques tristesses les gloires du temps et les mérites du jour.

Nous le publions en entier. Le lecteur verra que le nouvel académicien y tient peu de place. Assurément, M. Renan entend bien avoir donné à M. Claretie toute l'importance qui lui appartient. C'est un pauvre littérateur, en effet, que le nouvel élu, et il ne meublera guère à l'Académie. Non que son œuvre ne soit volumineuse. Elle est effrayante, et on est confondu rien qu'à y mettre le nez. Comment, un homme, qui semble doué comme tout le monde, qui a des mains, des yeux et des jambes, sans infirmités apparentes ni difformités, peut-il consentir à employer son temps et sa vie à donner au public cette œuvre morne, terne, morte, qui sort incessamment de ses doigts. Les lecteurs d'aujourd'hui, les gens qui lisent tout, ne veulent pas faire effort d'attention, dit M. Renan. L'attention autrefois se prenait au dessin des caractères, au jeu de la physionomie et de la passion des personnages, à la netteté, à la vigueur, ou simplement au brillant du récit et des pensées. Rien de cela ne se rencontre dans l'œuvre de M. Claretie. Vulgarité naïve des héros et des aventures : ni ressort, ni imagination, rien qui sourie, rien qui émeuve, qui fasse rire ou pleurer. C'est un singulier lecteur que celui qui ne veut faire effort d'attention : et tel que les romans de M. Claretie l'impliquent et le révèlent, il n'a vraiment plus rien d'humain. On ne peut lui reprocher de goûter le délicat des mauvaises ruelles, comme on disait autrefois, ou de sentir les caresses des passions les plus ignobles.

Non. Il se repaît du rien. Le bon sens, l'esprit, la poésie, la raison ne sont pas ses affaires. Des récits scabreux, sans emmanchements, des